rien d'engageant comme la veille. Une pluie torrentielle, après avoir duré une partie de la nuit, commençait à peine à se relâcher de ses fureurs. Il y avait de quoi jeter l'indécision dans bien des cœurs. Néanmoins, au rendez-vous de 7.45 h. a.m., dans la chapelle aérienne de N.-D. de Bonsecours, l'assistance était encore assez complète, quand M. l'abbé Roy, chancelier de l'archevêché, commença à célébrer la messe de *Requiem* pour le confrère défunt, M. Dempsey, et pour le regretté M. Deguire, notre ancien directeur du collège. Et, dans la matinée humide et brumeuse, les chants de deuil qui vibrèrent du haut du monument de Bonsecours, aux pieds de la Madone secourable, durent rappeler à tous les témoins que c'était bien " une famille " qu'il y avait là en prières, des frères qui s'étaient réunis pour se souvenir.

Ce devoir de religion pieusement accompli, la troupe redevenue joyeuse, après cette pause de deuil, s'en fut prendre le train pour l'excursion au lac Labelle. Là se retrouvèrent quelques retardataires, qui manquaient tantôt à l'appel. Mais, d'autre part, il fallut faire le sacrifice de quelques confrères, que les exigences de sérieuses affaires empêchaient de partir pour deux jours. A onze se trouva réduit le nombre des pionniers qui partirent, en dépit de ce contretemps et malgré le soleil qui boudait par derrière les nuages opaques. Il fallait aller à cent milles au nord de Montréal, disaient les optimistes, pour reconquérir les faveurs du capricieux Apollon. Nous y allâmes, de confiance, et le succès vint justifier nos ambitions. Trois ou quatre de ceux qui ne pouvaient partir avec le groupe principal promirent de rejoindre la caravane par un train subséquent, et, de fait, ils tinrent parole, une douzaine d'heures plus tard.

*** Nous étions partis pour un grand congé : ni la contrariété de voir un des camarades nous quitter encore en route, appelé en toute hâte au chevet d'un enfant mourant ; ni le retard occasionné par le déraillement d'un train de fret, qui vint nous tenir en panne près d'une heure ; ni les vives émotions d'un attelage emporté trainant son conducteur, au village de Labelle, sur un espace de plusieurs arpents, et nous faisant craindre sa mort inévitable, ce dont il ne fut rien heureusement (ce conducteur et ces chevaux devant être justement ceux que nous allions prendre pour gagner le lac Labelle) : rien de tout cela ne parvint à détruire l'enchantement du voyage.

Oh ! la gaiété, tout le long du trajet en chemin de fer, de 9 heures a. m. à 2 heures p. m. ; à l'arrivée à la gare de Labelle ; au dîner, chez la bonne madame Renaud ; pendant la course en voiture, du village au lac Labelle, à bord du " Roi du Nord " qui, de la tête du lac nous amenait au chalet du Club Ducharme : cet entrain, cette allégresse de la prime jeunesse revenue, il faudrait, pour trouver sa pareille, à remonter aux jours où nous étions de petits écoliers.

Disons aussi que nous nous sentions tous fort à l'aise, entre nous d'abord, puis avec ceux que le hasard du voyage amenait à nous devenir compagnons. Le complaisant M. Goffiin, notre amphytrion au club Ducharme et le pilote de ce coquet " Roi du Nord " qui, d'un bout à l'autre du vaste lac Labelle, nous ménageait de si agréables promenades, mérite à cet égard une mention toute particulière.

*** Partis du village de Labelle un peu avant quatre heures, il n'était pas encore six heures que nous étions confortablement installés au club Ducharme. Alors, qui de se diriger à la pêche, qui au bain, qui, de se reposer tout bonnement au sein de cette féerique nature. C'est à cet agréable passe-temps qu'après un souper confortable, nous passâmes une première veillée en forêt, et tous la jugèrent délicieuse. Elle absorba une bonne partie de la nuit. N'empêche qu'aux premières lueurs d'aurore, toute la bande était sur pieds et que les uns partaient faire la guerre aux habitants de l'onde ; d'autres, organisaient une excursion à la tête du lac, au-devant des confrères retardataires ; d'autres réservaient leurs énergies à la simple promenade dans l'air embaumé du matin.

Les retardataires ayant été amenés, ce qui portait la compagnie au plus grand complet qu'elle pouvait espérer, en organisa une expédition générale de pêche au lac des Frères. Autant vaut ne pas insister sur les résultats.

Celle de l'après-midi, au lac Brochet, fut plus heureuse, en dépit de l'averse et de la corvée d'un rude portage, qui vinrent y créer diversion. Au moins l'un de nous, le veinard, avait-il réussi à tirer de l'eau deux poissons de respectable taille.

*** La deuxième journée sous bois fut marquée par un caucus des confrères, après-dîner, où il fut résolu de se réunir de nouveau en 1906, après cinq ans, et un nouveau bureau fut constitué en conséquence, composé comme suit : Président, J.-M.-A. Denault, publiciste, directeur du *Pionnier* : vice-président, J.-E.-E. Roy, prêtre, chancelier de l'archidiocèse de Montréal ; secrétaire, David Roberge, médecin.

Il fut aussi résolu à l'unanimité qu'en mémoire de cette belle fête, la classe de rhétorique de 1887-88 offrirait à l'Alma Mater un prix d'honneur, à l'intention d'un ou plusieurs des élèves actuels, selon conditions à être réglées entre les officiers du conventum et les directeurs de la maison.

Hélas ! cette journée, d'ailleurs tant agréable, devait être aussi marquée par une première séparation en bloc. Six des treize confrères présents devaient, le soir même, prendre le chemin du retour. " Toute la classe " s'en fut les reconduire jusqu'à la tête du lac, et tandis que le *Roi du Nord*, avec la grâce du cygne agile, glissait sur la surface limpide, au milieu des ombres de la nuit tombante, exquise nuit d'été, les bords agrestes du lac Labelle et les colons qui les habitent entendirent les échos répéter à l'envi toutes les vieilles chansons collégiales, y compris les cantiques traditionnels et l'Ave Marie Stella, hommage spontané à l'Etoile directrice des marins, mais aussi de ceux qui naviguent sur la mer orageuse de l'existence humaine.

*** Il était neuf heures de la soirée, le mercredi 31 juillet, par un clair de lune ravissant, à la tête du lac Labelle, loin de toute gênante civilisation, quand se fit cette première séparation. Elle précédait d'une vingtaine d'heures la seconde et définitive, celle du jeudi soir, où se quittèrent enfin les sept confrères qui avaient persisté à poursuivre jusqu'à la fin l'exécution du programme initial, dont les développements s'étaient succédé de si agréable façon.

Entre ces deux séparations, qui n'en firent qu'une en définitive, il y eut un retour au club, très amusant, une nuit charmante comme la première mais aussi courte ; excursion matinale de pêche, sans plus de succès que la veille ; baptême d'un lac encore innommé et qu'on appellera " lac du Conventum," diner d'adieu, au club, retour joyeux à la tête du lac, puis au village, installation dans le train et rentrée à Montréal, sans que l'ennui, dans toute la fête, eût montré le moindre coin de son masque hideux.

C'est en se pressant la main avec cœur ; se félicitant hautement d'être venus au-devant les uns des autres ; se promettant avec sincérité d'être fidèles au prochain rendez-vous, que tous les confrères, beaucoup plus impressionnés qu'ils n'eussent voulu l'avouer, se dirent : Au revoir !

*** Une suprême satisfaction leur était réservée, consécration et couronnement de toutes les autres, celle de recevoir, par leur secrétaire, la touchante lettre qu'on va lire ci-contre, de la part de l'un de leurs anciens professeurs les plus honorés, aujourd'hui modeste religieux, trappiste dans un monastère de France :

Abbaye de Notre-Dame de Lérins, (France), 1901.

Bien cher ami,

En réponse à votre aimable invitation, je dois tout d'abord vous dire que j'aurais voulu vous écrire assez tôt pour que ma lettre arrivât pour le jour de votre réunion de cours, et pût, d'une certaine manière, m'y représenter. Telle était aussi, je n'en doute pas, votre intention, en m'écrivant plusieurs semaines avant l'époque fixée pour votre *conventum*.

Mais en religion, surtout pendant la durée du noviciat, les moments disponibles sont extrêmement rares, particulièrement quand il s'agit de correspondance. Ma réponse arrivera donc, sans doute, en retard ; mais je n'ai pu éviter cet inconvénient, et vous ne m'en voudrez pas, je l'espère.

Et maintenant, cher ami, ai-je besoin de vous dire que votre lettre d'invitation m'a causé une grande et agréable surprise. Vu la distance des temps, et aujourd'hui celle des lieux qui nous séparent ; vu surtout mon départ de Montréal, tout à fait spontané et volontaire de ma part, par lequel j'avais l'air de fuir mes amis du Canada, et rendais mon attachement pour eux suspect ; pour ces raisons, je croyais mes rapports avec vous et avec mes autres anciens élèves, à jamais brisés, et l'oubli dont j'aurais été l'objet de votre part ne m'aurait pas étonné. Mais je me trompais ; et votre lettre, bien cher ami, vient me dire que par delà l'Océan, il y a encore des cœurs qui pensent à moi. Encore une fois ça été pour moi une surprise, et une surprise des plus agréables.

Oui, bien douce a été l'émotion que j'ai éprouvée à la lecture de votre lettre. L'invitation elle-même, votre intention en me l'envoyant si longtemps avant le jour de la réunion, les choses aimables que vous me dites, le fait d'être invité au *conventum* de ma chère classe de méthode et de rhétorique, classe que je me plaisais à vanter comme tout à fait exceptionnelle par le grand nombre de ses élèves intelligents ; tout cela, cher ami, me cause une vive et agréable sensation, à laquelle se mêle un vif regret, celui de ne pouvoir assister à votre fête de famille. Mais, comme vous le dites fort bien, la divine Providence ne l'a pas voulu. C'est elle, en effet, qui m'a conduit ici, et qui m'a fait trouver ici ce que je cherchais depuis longtemps, une vie de retraite, de prières, une vie de privations et de pénitences, une vie par laquelle on s'assure davantage une douce et sainte mort.

Mais si je ne puis être avec vous, le 29 juillet prochain, en corps et en âme, j'y serai par cette dernière partie de moi-même, la plus noble, la plus excellente. Je penserai à vous. Surtout je prierai pour vous, et pour chacun de vous. J'offrirai au bon Dieu le vœu que je formule en ce moment, et qui en renferme beaucoup d'autres : que vous continuiez tous à être l'honneur et la gloire de votre *Alma Mater*, de ce cher collège de Montréal, où moi-même j'ai passé les plus belles années de ma vie, et dont je garderai toujours le plus doux souvenir.

Adieu, bien cher ami. Que le bon Dieu vous bénisse, vous en particulier, qui avez eu l'heureuse idée de cette invitation, et croyez-moi votre tout dévoué en Notre-Seigneur et en sa sainte mère,

FR. M. BERNARD.

Pour copie conforme :

RENÉ BERNARD.

PETITE POSTE EN FAMILLE

Madeleine.—Déjà " deux fois trois soleils et deux soleils de plus " ont passé sur " nos cabanes " depuis votre départ. Combien de " soleils " verrez-vous ainsi loin de nous ? La " lune des fleurs et la lune de feu " ont fini leur course " sous l'œil brillant de Tahouistsaron." Ne tremblez-vous pas d'être surprise " au foyer de l'étranger," par " la prochaine chute des feuilles " ? Vous aurez alors—hélas !—une " neige " de plus, et " la neige des heures " glace beaucoup " la sœur de l'homme." Vous asseyez-vous avec Laure Conan sur le bord du " ruisseau de la paix " à l'ombre du " bocage des âmes ? Allongez au plus tôt vos pas " vers nous, et " repolissons ensemble la chaîne de l'amitié " !

Gilberte, Montréal.—Article paru la semaine dernière. Merci pour délicatesse. Je combattrai, en effet, avec les travailleurs sérieux. A quand la prochaine visite ?

Mlle A.—Reçu acrostiche à mon adresse. Trop personnel pour publication. Cordialement merci. Pourquoi garder " l'incognito " quand on est si gracieuse ? Au revoir, n'est-ce pas ?

O. D., Québec.—Envoi reçu. Merci. Beaucoup de bon. Réponse par lettre.

Emery B.—Les amis vous relirons avec plaisir.

Albert L., Montréal.—Votre article paraîtra la semaine prochaine. Ne nous oubliez pas. Merci.

A Epée, Saint-Hyacinthe.—Nous regrettons de ne pouvoir publier, cette fois. Travaillez fort : vous avez de l'idée, je crois que vous pouvez réussir.—ANTONIO.